

tous les carillons des églises de Paris, y compris celui de la Samaritaine.

— Bah ! ce n'est rien cela, c'est plus facile à guérir qu'une estocade ; un peu de baume en fera l'affaire.

— Et vous, qu'avez-vous fait, capitaine ? Avez-vous réussi à l'atteindre ?

— L'atteindre ? comme vous y allez ! c'est plutôt moi qui aurais été atteint si je ne m'étais pas méfié. Je suis littéralement tombé au milieu d'une cohue de gentilshommes, dont j'ai eu toutes les peines du monde à me dépitrer.

— Oh ! je le tuerais, le misérable !

— Ce ne sera pas, du moins si vous continuez comme vous avez commencé, dit l'autre d'un air goguenard. Croyez-moi, comte, dans les affaires comme celle-ci, il faut savoir prendre son temps ; l'empotement ne vaut rien et ne fait commettre que des sottises. J'ai connu un Corse qui avait été eunuque dans le sérail du Grand-Seigneur ; il a l'habitude de dire : La vengeance se mange froide.

— Vous êtes bien venu à me donner des conseils en ce moment ; il est heureusement choisi ; je vous remercie, capitaine.

— Dame ! écoutez donc, mon cher Olivier, vous ne voulez pas que je vous en donne avant ; je tâche de ne rattraper vous en donnant après, cela console toujours. C'est encore ce que me disait un vieux Grec...

— Ah ! non, par exemple ! Capitaine, je vous en prie, parlons d'autres choses, interrompit le comte avec un geste de colère.

— Comme il vous plaira, cela m'est égal ; je parlerai de ce que vous voudrez.

Tout en causant, ou plutôt déraisonnant ainsi, les deux hommes avaient repris à petits pas le chemin de l'hôtellerie de la « Chère-Licorne », où ils arrivèrent un peu après deux heures du matin.

L'hôtellerie était éclairée ; plusieurs chevaux tenus en bride par des palefreniers, ruaiet et piaffaient sur le pavé boueux de la rue Tiquetonne.

Les deux hommes entrèrent dans l'auberge.

Le comte de Lérans et trois ou quatre gentilshommes que le comte et le capitaine ne connaissaient pas, étaient en train de vider joyeusement des pichets de vin blanc.

En voyant entrer le comte, M. de Lérans poussa un cri de joie et s'élança vers lui, mais il fut arrêté au passage par le capitaine qui lui serra fortement la main en lui disant à haute voix :

— Eh ! c'est ce cher M. de Lérans ! et il ajouta rapidement à voix basse : Pas un mot de ce qui s'est passé il y a deux heures !

— Hein ! fit le comte tout effaré.

— Pas un mot ! reprit le capitaine, en le regardant fixement l'œil dans l'œil.

Qu'il comprit ou qu'il ne comprit pas la recommandation qui lui était faite, M. de Lérans était trop intelligent d'abord, et ensuite il avait trop d'intérêt à ce que l'affaire de la rue de la Cerisaie ne fût pas divulguée, pour ne pas suivre le conseil que lui donnait si bénévolement le capitaine.

Il lui jeta donc un regard d'intelligence, et il alla serrer chaleureusement la main au comte du Luc avec lequel il échangea quelques paroles de bienvenue.

Puis on recommença à boire.

Enfin il fallut se séparer.

M. de Lérans fit ses adieux au comte et au capitaine, leur exprima ses regrets de les quitter, l'espérance qu'il avait de les

revoir bientôt ; ensuite il fit un signe à ses amis, tous montèrent à cheval et s'éloignèrent au grand trot, tandis que le comte et le capitaine regagnaient, eux, leur appartement.

IX

DE QUELLE MANIÈRE SE FAISAIENT LES CONSPIRATIONS EN L'AN GRACE 1621

A la suite des faits rapportés dans notre précédent chapitre, le comte Olivier du Luc était demeuré deux jours entiers enfermé chez lui, malade à la fois de corps et d'esprit, mais bien plus d'esprit que de corps.

En effet, le coup de pommeau d'épée qu'il avait reçu sur la tête, amorti par son feutre, n'avait eu d'autres conséquences que de lui occasionner une douleur passagère suivie d'un étourdissement de quelques secondes ; mais la blessure morale qu'il avait reçue était bien autrement cruelle.

Le comte du Luc adorait sa femme ; il éprouvait pour elle, maintenant qu'il en était séparé, quo tout moyen de la revoir lui était enlevé, une passion plus vive cent fois, que jamais, sans cette circonstance sans doute, il s'en fût cru lui-même capable.

Le supplice qu'il endurait était d'autant plus horrible qu'il avait la conscience intime de ses torts vis-à-vis de cette femme dont, sans aucun motif sérieusement établi, pour un soupçon, une lettre anonyme, il avait froidement et de parti pris brisé le cœur en la blessant à la fois dans ses sentiments de mère, d'épouse et d'amante.

So laissant entraîner sur la pente de son caractère à la fois faible, indécis de jaloux, il récapitulait dans son esprit tout ce qui s'était passé entre lui et celle qu'il avait juré d'aimer toujours et pour laquelle en réalité, son amour était en effet, malgré ce qui s'était passé deux jours auparavant, plus fort que jamais.

Par un étrange phénomène moral, parfaitement explicable du reste dans un aussi malheureux caractère que le sien, il s'opérait dans son esprit une réaction singulière et qui eût fort donné à penser aux physiologistes qui essayent de sonder le cœur humain, et ont l'outrecuidante prétention d'en faire l'analyse mathématique.

Le comte, afin de s'innocenter à ses propres yeux de ce que sa conduite avait eu d'indigne envers sa femme et de justifier son abandon, s'était appliqué, avec une patience que rien ne rebutait, à épier ses moindres actions, ses moindres démarches ; il avait entouré la comtesse d'un système d'espionnage tel qu'elle ne pouvait dire un mot ou faire un pas hors de chez elle, sans qu'il fût aussitôt instruit, ou du moins il le croyait, bien qu'il en fût tout autrement ; les serviteurs de la comtesse lui étaient trop dévoués pour que la pensée de la trahir, même au profit du comte, leur vint un seul instant, bien qu'ils éprouvassent pour celui-ci un respect réel et une grande affection ; le comte se supposait donc assuré de la véracité des rapports qui lui étaient faits ; il attendait avec une anxiété jalouse cette preuve qu'il voulait obtenir de la trahison dont il prétendait avoir été victime.

Cette preuve il venait enfin de l'acquiescer et cela, à ce qu'il se persuadait, d'une manière irrécusable.

Il avait vu, de ses propres yeux, le duc de Rohan pénétrer chez la comtesse. Une heure plus tard, le duc était ressorti de cette maison par une porte dérobée, accompagné jusqu'au seuil par l'épouse coupable dont, devant lui, il avait à plusieurs reprises serré et baisé amoureuxment les ains.

Quoi de plus concluant ?